

instant auparavant. Je tremblais d'avoir été victime d'une hallucination ou d'une ressemblance.

—Mais oui, lieutenant me répondit Guzman ; j'ai du reste de bonnes raisons pour m'en souvenir, car il m'a traité assez brutalement.

—Mais alors il trahit ! il va livrer l'Empereur !

—Vous ne le voyez donc pas, répliqua tristement Guzman.

—Ainsi, demandai-je à l'officier républicain, c'est le colonel qui vous a introduit ici.

—Certainement, me répondit-il en souriant ; mais je vous le répète, ne craignez rien, nous sommes de l'armée régulière. Il ne vous sera point fait de mal ; vous vous êtes trop bien battus durant le siège pour ne pas obtenir des égards de nos chefs.

J'étais en proie à une poignante émotion. Je vis avec désespoir que je ne pouvais rien faire pour sauver mes troupes et me sauver moi-même.

L'officier républicain me voyant regarder du côté de la Cruz avec attention devina une partie de mes pensées, car il me dit :

—Tout le couvent est déjà en notre pouvoir. Votre empereur doit être pris maintenant.

Quelques secondes après j'aperçus mon ami le capitaine Gontron, venant à moi, seul et libre en apparence.

—Arrivez donc, me dit-il, vous qui savez parler l'espagnol mieux que moi ; demandez aux moricauds qui viennent de me relever au Panthéon, pourquoi mon sabre et mes couvertures ne sont plus là. Je crois bien qu'ils me les ont volés... Quels sont donc ces flibustiers que le colonel Lopez a amenés ici ? Si je ne retrouve pas mon sabre avant cinq minutes, je casse la figure de leur commandant qui n'est pas poli du tout.

—Mais, capitaine, m'écriai-je, vous ne voyez donc pas que nous sommes prisonniers. Le colonel Lopez vient d'introduire l'ennemi dans la place.

Le capitaine resta comme pétrifié, mais après un long silence, il dit tristement, comme fiche de consolation :

—Ma foi tant pis ! Il fallait que ça finisse d'une manière ou d'une autre.

Au même moment un chef républicain suivi de quelques hommes, gravit notre plateforme en courant, ordonna impérieusement de diriger la pièce vers la Cruz, de la faire servir provisoirement par mes artilleurs désarmés, en menaçant ceux-ci de les fusiller s'ils bronchaient, et enfin de nous conduire sous bonne escorte, Gontron et moi, devant le général Velez, qui devait se trouver dans l'intérieur de la Cruz. Ces ordres furent exécutés ponctuellement.

Ceux qui nous escortaient ne trouvant pas ce général, nous menèrent devant le commandant du bataillon de Nuevo-Léon, qui donna l'ordre de nous conduire immédiatement à Pateo, en bas de la Cruz.

Le jour commençait à poindre. On nous fit revenir sur nos pas. En rentrant dans le jardin de la Cruz, nous rencontrâmes le colonel d'état-major Manuel Guzman, qui venait d'être fait prisonnier à l'instant, en allant visiter nos postes. Il fut confié aussi à notre escorte.

—Mais que se passe-t-il donc ? me demanda le colonel avec émotion.

Je lui racontai en peu de mots l'infamie du colonel Lopez.

—C'est impossible, me dit-il en pâlisant... mais c'est impossible ce que vous me dites là ; lui le favori de l'Empereur ! Demain il allait être compris dans les promotions de généraux de brigade.

On nous fit monter tous trois sur la plateforme, occupée une heure auparavant par la petite troupe du misérable Yablowsky, l'ami de Lopez, puis passer de l'autre côté en sautant sur des briques séchées au soleil, disposées hâtivement en escalier.

Nous comprîmes sur le champ que l'ennemi avait pénétré par là.

Quelques minutes après nous étions parmi les assiégeants. On nous plaça entre deux longues haies de baïonnettes, établies comme si on s'attendait à recevoir beaucoup de prisonniers.

Voici maintenant ce qui se passait dans l'intérieur de la place.

## II

Une fois le jardin de la Cruz et le Panthéon surpris, les républicains se hâtaient de prendre possession de tout l'édifice, ce qui leur était très facile, étant guidés par Lopez, protégés par l'autorité de ce dernier, par le sommeil de tous et par l'obscurité de la nuit.

Le colonel Rinco Gallardo, officier supérieur républicain, occupait avec ses troupes les hauteurs du Couvent, les escaliers, les cours, toutes les issues ayant désarmé avant le réveil la gendarmerie, la compagnie du génie, le bataillon de l'empereur et les volontaires de Queretaro.

Les républicains se jetaient ensuite sans bruit sur l'artillerie formée sur la place de la Cruz, et qui attendait là le moment donné pour la sortie. Ils s'emparaient de même de la flèche défendant la gauche de la Cruz, de l'église attenante, des travaux de la droite, de l'hôpital, des magasins, du parc d'artillerie qui se trouvaient aussi de ce côté.

La petite réserve, composée d'une partie du 3<sup>e</sup> de ligne mexicain qui reposait dans la cour

d'entrée et dans les couloirs de l'hôpital, fut désarmée et faite prisonnière avec la facilité qu'on retrouve dans tous les détails de cette surprise, grâce au colonel Lopez. Ce misérable guidait les républicains et donnait des ordres pour prévenir ou empêcher toute résistance.

Comme personne ne soupçonnait ni ne comprenait ce qui se passait, il n'y eût pas un coup de feu de tiré, pas un cri d'alarme de poussé, tandis que le quartier général et ses annexes tombaient au pouvoir de l'ennemi au milieu d'un calme fantastique.

La position de la Cruz, position dominante et clef de la place, entraîna la chute de Queretaro. Les républicains s'occupèrent aussitôt que l'aurore apparût, de terminer l'occupation si facilement commencée.

Dans le moment où les assiégeants prenaient la Cruz, Yablousky l'unique complice de Lopez, et ensuite Lopez lui-même, couraient donner l'alarme à l'empereur et au général Castillo, en les faisant réveiller par l'effrayante nouvelle que l'ennemi entra à la Cruz, et qu'il s'était déjà

emparé par force du Panthéon ; nouvelle fausse, sciemment donnée, puisque les républicains en ce moment même n'avaient pas achevé de se rendre maîtres de tout l'édifice et des attenants, et ce sans résistance.

Devant cet imminent péril, l'empereur fit appel à tout son sang-froid. Il dit au général Castillo, au prince de Salm-Salm,—tué plus tard le 18 août 1870 à Saint-Privat,—et à son aide-camp Pradillo qui venaient d'entrer chez lui :

—Sortir d'ici ou mourir, voilà l'unique chemin.

L'exécution suivit rapidement la pensée. Saisissant ses pistolets et quelques papiers importants, il descendit les escaliers suivi par les autres.

Maximilien était coiffé d'un large sombrero de feutre blanc bordé d'or, et son uniforme de général de division était recouvert d'un caban qui le protégeait contre la fraîcheur du matin.

Cette circonstance et la semi-obscurité des couloirs l'empêchèrent d'être reconnu par une sentinelle républicaine qu'il rencontra en bas.

Elle prit pour un de ses chefs cet homme ainsi vêtu et venant à elle avec tant de sang-froid. Le factionnaire présenta les armes. L'Empereur répondit au salut et passa. Il traversa les cours ; quelques secondes après il était sur la place de la Cruz.

Le jour apparaissait en ce moment, montrant au regard de Maximilien toute l'étendue du désastre. A la vue des républicains, l'Empereur arma son revolver et dit à sa suite :

—*Andelante !* Marchons !

Dès les premiers pas il fut arrêté. Lopez était présent et, soit qu'il pensât pouvoir encore sauver les apparences, soit qu'il fut saisi d'un remords tardif, il s'approcha du chef républicain et il lui dit de laisser passer ces quatre personnes qui n'était que des *paisanos*, des pékins.

Celui-ci exécutait religieusement — et pour causes — toutes les instructions du traître. Il donna l'ordre demandé, malgré les insignes militaires portées par l'Empereur et par sa suite. Elles démentaient les paroles de Lopez.

Sans perdre de temps à demander des explications à Lopez, l'Empereur se dirigea vers le

*Cerro de la Campanas*, afin d'y réunir quelques troupes pour résister jusqu'au dernier moment, où pour s'ouvrir un passage à travers les assiégeants.

En passant devant la Grande Auberge servant de quartier à son escorte et aux hussards, l'Empereur envoya aux commandants l'ordre de faire seller et de le rejoindre de suite au *Cerro de las Campanas*.

On lui amena son magnifique cheval ; mais, trait qui caractérise parfaitement Maximilien, il refusa de le monter, par ce que, à ses côtés, son chef d'état-major le vieux général Castillo et le général prince Salm-Salm allaient à pied.

Il s'arrêta ensuite un instant au palais départemental d'où il expédia au général Miramon l'ordre de réunir ce qu'il pourrait de troupes et d'accourir avec elles.

Durant ce temps, le colonel républicain Rincon Gallardo, toujours guidé par Lopez, pénétra au centre de la place, s'empara de la tour et du couvent de San Francisco, où se trouvait notre parc d'artillerie général, faisait prisonnier

le chef d'escadron Becerra qui y commandait, et qui avait reçu le traître sans défiance aucune.

Quelques moments après l'escorte impériale et l'escadron des hussards austro-mexicains qui allaient rejoindre l'empereur, vinrent à passer devant San Francisco. Lopez qui était leur chef direct les arrêta au passage, leur ordonna de mettre pied à terre, fit prisonnier le capitaine Paulowski, ses officiers et ceux de l'escorte impériale, et commanda aux cavaliers de déposer leurs armes ramassées de suite par les républicains. Il en fut de même de tous les détachements qu'il rencontra.

Cela fait, Lopez, suivi d'une troupe républicaine qu'il devança un peu, se dirigea vers le palais départemental où l'empereur attendait Miramon. Le traître se présenta hypocritement devant le souverain qui, dans son étonnement, lui demanda :

— Mais que se passe-t-il donc, colonel ?

— Sire, répondit Lopez, en montrant les républicains qui débouchaient d'une rue, tout est perdu. Voyez, l'ennemi nous suit de près.

Ne comprenant pas encore bien la trahison de son favori, l'empereur espéra un moment que la troupe désignée par Lopez était la garde municipale. Il envoya un officier la reconnaître. Lopez insista alors auprès du maître qu'il trahissait, pour qu'il se laisse cacher dans une maison voisine.

L'empereur refusa dédaigneusement.

En ce moment l'officier détaché revenait au grand galop annoncer que c'était l'ennemi. N'ayant aucune force respectable sous la main, et Miramon n'arrivant pas, l'empereur donna l'ordre de se retirer vers le *Cerro de las Campanas*.

Lopez se garda bien de suivre son maître. Il piqua des deux et rejoignit aussitôt les républicains, pour les servir encore par son infamie.

Tandisque tout ceci se passait dans une partie de Queretaro, le général Miramon se trouvant de grand matin dans les rues et apprenant tout à coup que les républicains entraient dans le Cruz, se dirigea vers ce dernier point, où il croyait l'empereur en péril. Il fut rencon-

tré par un détachement républicain. Un officier s'avança et tira sur le général plusieurs coups de revolver, dont un tua son aide-de-camp Ordonez.

Miramon, revenu de sa surprise, prend son pistolet et ajuste l'officier. Au même instant il reçoit une balle dans la joue droite. Il répond coup pour coup ; mais étourdi, aveuglé par la douleur, il manque malgré son adresse ordinaire l'officier ennemi, et bat en retraite, en déchargeant ses derniers coups et en arrêtant avec son mouchoir le sang qui s'échappe de sa blessure avec abondance.

On le mena chez un médecin ; après l'avoir pansé, il alla dénoncer sa présence aux républicains !

Le général Méjia, plus heureux, parvenait à atteindre le *Cerro de las Campanas* avec une petite troupe de cavalerie et se réunissait à Maximilien.

Le colonel Gonzalez, des dragons de l'Impératrice, averti à temps, faisait seller à la hâte et